

Prologue

Avant même d'entrer dans le cottage, Gary sait que quelque chose ne va pas.

Si l'odeur douceâtre qui filtre par la porte ouverte, si les mouches voletant dans l'entrée chaude et poisseuse ne suffisent pas à le convaincre que tout a mal, terriblement mal tourné, le silence le lui confirme.

Une élégante Fiat blanche dans l'allée ; un vélo appuyé contre la façade ; des bottes en caoutchouc abandonnées juste derrière la porte. Une maison familiale. Le genre d'endroit qui d'ordinaire, même vide, bourdonne de vie. Qui ne devrait pas ployer, lourd de mauvais présages, sous un épais manteau de silence.

Néanmoins, Gary s'annonce à nouveau.

— Il y a quelqu'un ?

Cheryl lève la main et frappe quelques coups secs à la porte ouverte. Fermée à leur arrivée, mais pas verrouillée. Anormal, ça aussi. Arnhill a beau être un petit village, les gens ferment tout de même à clé.

— Police ! lance-t-il d'une voix plus forte.

Rien. Pas le plus léger bruit de pas, craquement ou murmure. Gary soupire en constatant que sa réticence à entrer confine à la superstition. Pas seulement à cause du

goût rance de la mort. Il y a autre chose. Quelque chose de primal qui le pousserait presque à prendre ses jambes à son cou.

— Sergent ?

Cheryl lève un de ses fins sourcils sur une question muette.

Il considère un instant sa coéquipière, un mètre cinquante-deux, cinquante kilos toute mouillée. Dépassant allégrement le mètre quatre-vingts et les cent vingt kilos, Gary pourrait passer pour Baloo et Cheryl pour Bambi. Mais en apparence seulement, car celui qui pleure devant les Disney, c'est lui.

Il lui répond par un petit sourire sinistre, puis ils entrent tous les deux.

L'écœurante odeur de pourriture humaine envahit chaque recoin. Gary déglutit, essaie de respirer par la bouche, souhaite que quelqu'un d'autre – *n'importe qui* – ait pris cet appel. Cheryl grimace et se cache le nez de la main.

Ces petits cottages sont tous bâtis sur le même modèle. Étroite entrée. Escalier sur la gauche. Salon à droite et minuscule cuisine coincée au fond. Gary pousse la porte du salon.

Il a déjà vu des cadavres. Un enfant tué par un chauffard. Un ado broyé par une machine agricole. D'épouvantables visions. Parfaitement inutiles. Mais ça. Ça ne va pas, se dit Gary. Pas du tout.

— Putain, murmure Cheryl.

Il n'aurait pas trouvé mieux. Ce simple juron horrifié exprime l'essentiel. *Putain.*

Au milieu de la pièce, une femme affalée sur un canapé en cuir fatigué fait face à une grande télévision. Une nuée de mouches bleues s'affaire autour de l'écran plat, brisé en son centre.

Le reste de leurs congénères bourdonne autour de la femme. *Du corps*, se corrige Gary. Ce n'est plus une personne. Juste un cadavre. Une nouvelle affaire. *Ressaisis-toi*.

Malgré le gonflement dû à la putréfaction, il remarque qu'elle était mince, de son vivant, sa peau claire à présent marbrée de veines vertes. Elle est bien habillée. Chemise à carreaux, jean moulant et bottes en cuir. Difficile de lui donner un âge, notamment parce que la partie supérieure de son crâne a disparu. Enfin, pas exactement disparu. Des morceaux sont restés collés au mur, à la bibliothèque et aux coussins.

L'auteur du coup de feu n'est pas un mystère. Le fusil, serré entre ses doigts enflés, n'a pas quitté son giron. Gary se rejoue rapidement la scène. Elle enfonce le canon dans sa bouche et tire ; la balle ressort un peu à gauche, là où les dégâts sont le plus visibles – ce qui est parfaitement logique étant donné qu'elle tient l'arme de la main droite.

Simple sergent en uniforme, Gary n'a que peu de contacts avec le service de médecine légale, mais il a regardé un paquet d'épisodes des *Experts*.

La décomposition a sans doute été rapide. Il fait chaud à l'intérieur, étouffant, même. Dehors, le mercure monte à 24 °C ; malgré les rideaux fermés, la température du salon doit friser les 32 °C. La sueur lui coule déjà dans le dos et sous les bras. Cheryl s'essuie le front, inhabituellement mal à l'aise.

— Merde. Quel bordel, jure-t-elle avec une lassitude qui ne lui ressemble pas.

Elle observe le corps en secouant la tête, puis regarde autour d'elle. Gary sait ce que dissimulent ces lèvres serrées, ce visage sombre : *Jolie maison. Belle voiture. Vêtements chics. Mais ça ne veut rien dire. On ne sait jamais vraiment ce qui se passe à l'intérieur.*

Outre le canapé, l'ameublement se résume à une bibliothèque massive en chêne, une petite table basse et la télévision. Il revient à cette dernière. Pourquoi l'écran est-il brisé, et pour quelle raison les mouches s'y intéressent-elles tant ? Il s'approche de quelques pas qui font crisser les débris de verre jonchant le parquet et se penche en avant.

De près, il comprend. La vitre éclatée est couverte d'une pellicule de sang séché. Une partie du liquide a coulé par terre, formant une mare collante qu'il n'a évitée que par miracle.

Cheryl le rejoint.

— Qu'est-ce que c'est ? Du sang ?

Il songe au vélo. Aux bottes de pluie. Au silence.

— Il faut aller voir les autres pièces, déclare-t-il.

Elle lui retourne un regard troublé et acquiesce.

L'escalier, raide et grinçant, est lui aussi strié de coulures de sang. Il mène à un étroit palier qui dessert deux chambres et une petite salle de bains. La chaleur et la puanteur s'élèvent encore d'un cran. Gary indique silencieusement à sa coéquipière d'aller vérifier la salle de bains. Il croit un instant qu'elle va protester. L'odeur vient manifestement de l'une des chambres, mais Cheryl le laisse pour une fois assumer son rôle d'officier référent et traverse le palier avec précaution.

Un goût métallique sur la langue, Gary avise la porte de la première chambre et l'ouvre tout doucement.

C'est celle d'une femme. Propre, rangée et vide. Une penderie dans un coin, une commode près de la fenêtre et un grand lit recouvert d'une couette impeccable couleur crème. Sur la table de nuit, une lampe et une photo dans un cadre en bois quelconque. Il s'en approche. Un jeune garçon, dix ou onze ans, petit et mince, au sourire édenté et à la tignasse blonde ébouriffée. *Oh mon Dieu*, se surprend-il à prier. *Pitié, non.*

Le cœur encore plus lourd, il retourne dans le couloir où Cheryl l'attend, livide et tendue.

— La salle de bains est vide.

Il sait qu'elle pense la même chose que lui. Plus qu'une chambre. Plus qu'une porte à ouvrir pour toucher le gros lot. Gary chasse une mouche d'un geste agacé ; il aurait volontiers pris une grande inspiration pour se donner du courage, mais l'odeur, suffocante, lui obstrue la gorge. Alors il pose la main sur la poignée et pousse le battant.

Cheryl est trop endurcie pour vomir, mais son haut-le-cœur ne lui échappe pas. Lui-même sent son estomac se révolter, mais il parvient à combattre la nausée.

Son appréciation de la situation était très en deçà de la réalité. C'est un putain de cauchemar.

Le garçon gît sur son lit, vêtu d'un t-shirt trop grand, d'un short large et de chaussettes de sport blanches. L'élastique de ces dernières s'enfonce profondément dans la chair boursouflée de ses mollets.

Des chaussettes d'un blanc immaculé, ne peut s'empêcher de noter Gary. Aveuglant. Intensément propre. Comme dans une pub pour de la lessive. Ou peut-être ne le paraît-il que par contraste avec le reste, intégralement rouge. Un rouge sombre, dont le t-shirt, les oreillers et les draps sont imprégnés. Et à la place du visage, une masse écarlate indistincte aux traits indiscernables où s'agitent parmi la chair défoncée mouches et scarabées.

L'image de l'écran de télé brisé et de la mare de sang surgit dans son esprit, et soudain le tableau apparaît à Gary dans son ensemble. La tête du garçon qu'on fracasse contre la vitre, encore et encore, puis par terre jusqu'à ce que son visage devienne méconnaissable. Jusqu'à ce qu'il n'ait plus de visage.

Et peut-être était-ce le but, se dit-il en levant les yeux vers l'autre rouge. Le plus évident de tous. Impossible à rater. De grandes lettres grossièrement tracées sur le mur au-dessus du corps.

PAS MON FILS

1.

N'y retourne jamais. C'est ce que tout le monde s'évertue à me dire. Les choses auront changé, rien ne sera plus comme dans tes souvenirs. Laisse le passé au passé. Bien sûr, c'est plus facile à dire qu'à faire. Chez moi, le passé a pour habitude de remonter à la surface. Comme un curry mal digéré.

Je ne veux pas y retourner. Vraiment. Il y a plusieurs choses qui arrivent avant sur la liste des choses que je souhaite, comme être dévoré vivant par des rats ou pratiquer la danse en ligne. Pour dire à quel point j'ai envie de revoir le patelin merdique où j'ai grandi. Mais il n'y a parfois pas d'autre choix que le mauvais.

Et me voilà sur cette nationale venteuse qui traverse la campagne du North Nottinghamshire, à 7 heures du matin à peine. Je n'ai pas revu cette route depuis longtemps. Maintenant que j'y pense, je n'ai pas revu 7 heures du matin depuis longtemps.

Tout est calme. Deux automobilistes seulement m'ont doublé, dont un en faisant hurler son klaxon (sans doute pour me signifier que je menaçais de rallonger de quelques secondes sa course à tombeau ouvert jusqu'au job pourri où il était déjà en retard). À sa décharge, je conduis

lentement. Nez collé au pare-brise, mains serrées sur le volant à m'en faire saillir et blanchir les jointures. Très lentement.

Je n'aime pas conduire, j'essaie de l'éviter si possible. Je marche ou je prends le bus, ou le train pour les longs trajets. Malheureusement, Arnhill ne figure sur aucune ligne routière, et la gare ferroviaire la plus proche se trouve à vingt kilomètres. La voiture est la seule option. Comme je le disais, on n'a pas toujours le choix.

Je mets mon clignotant et délaisse la nationale pour une série de routes de campagne plus étroites et plus traîtresses. De part et d'autre de ma voie surgissent des champs d'un marron boursouflé et d'un vert sale, parfois interrompus par des cochons sous leur abri en tôle ondulée rouillée, le groin au vent, et par des bosquets de bouleaux argentés. La forêt de Sherwood, ou ce qu'il en reste. Il n'y a plus guère que sur les enseignes mal dessinées des pubs délabrés du coin qu'on peut encore rencontrer Robin des Bois et Petit Jean. Les hommes qui s'y abreuvent sont en général plus qu'éméchés, et la seule chose dont ils vous délesteront, c'est vos dents, si vous les regardez de travers.

Ce n'est pas encore le nord lugubre des clichés. Le Nottinghamshire n'est pas assez loin pour y prétendre – à moins que vous n'ayez jamais quitté l'étreinte infernale de la M25 –, mais c'est un endroit incolore, plat, dépourvu de la vitalité qu'on est en droit d'attendre de la campagne. Comme si les mines qui ont jadis prospéré ici avaient aspiré toute vie de l'intérieur.

Enfin, longtemps après avoir laissé la civilisation derrière moi, McDonald's compris, je dépasse sur ma gauche un panneau décrépit et de travers, sur lequel il est écrit : BIENVENUE À ARNHILL.

En dessous, un petit con en verve a ajouté : POUR VOUS FAIRE ENCULER.

Personne n'est le bienvenu à Arnhill. C'est un endroit glacial, sombre, aigre, renfermé sur lui-même, qui voit les visiteurs d'un mauvais œil. À la fois stoïque, inébranlable et fatigué. C'est le genre de village qui vous accueille d'un regard de biais et salue votre départ d'un crachat dégoûté.

En dehors d'une ou deux fermes et de quelques cottages anciens en pierre en périphérie, Arnhill n'a rien de charmant ou de pittoresque. Bien que la mine ait fermé pour de bon il y a presque trente ans, son héritage reste profondément enraciné, comme le minerai dans la terre. On n'y voit aucun toit de chaume ou panier suspendu. Les seules choses qui pendent sont le linge et parfois la croix de saint Georges.

Des rangées de maisons mitoyennes en brique couvertes de suie s'alignent le long de la grand-rue, ainsi qu'un pub miteux, le *Running Fox*. Avant, il y en avait deux autres – l'*Arnhill Arms* et le *Bull* –, mais ils ont fermé il y a un bout de temps. À l'époque (la mienne), le propriétaire du *Fox* – Gypsy – n'était pas très regardant sur l'âge de ses clients. Je me souviens d'avoir vomi trois pintes de snakebite et l'essentiel de mes tripes dans ses toilettes dégueulasses, pour le trouver derrière la porte armé d'une serpillière et d'un seau.

Le *Wandering Dragon* voisin, guère plus qu'une baraque à frites, est lui aussi demeuré hermétique au progrès, à toute trace de peinture fraîche ou – je suis prêt à le parier – à un quelconque changement de menu. Seul accroc dans la toile parfaite de ma mémoire, la minuscule boutique au coin de la rue où nous achetions des chewing-gums à un penny, des soucoupes volantes et des barres Wham a disparu. Un petit supermarché Sainsbury's l'a remplacée. Je suppose que même Arnhill n'est pas complètement immunisé contre la marche du monde.

À cette exception près, mes pires craintes sont confirmées. Rien n'a changé. Le village est tristement et parfaitement conforme à mes souvenirs.

Je pousse plus loin dans la grand-rue, dépasse la minable aire de jeux et le petit parc public, au milieu duquel se dresse la statue d'un mineur. Elle honore la mémoire de ceux qui ont péri dans le Désastre de la houillère d'Arnhill en 1949.

Une fois passées les attractions touristiques majeures du village, j'aperçois, en haut d'une butte, les portes de l'école secondaire¹. Arnhill Academy, comme on l'appelle aujourd'hui. Les façades ont eu droit à un ravalement. Le bloc d'anglais vieillissant, du toit duquel un gamin était tombé, a laissé la place à des aménagements extérieurs. Mais vous pouvez mettre une merde dans un bas de soie, l'odeur reste la même. Je suis bien placé pour le savoir.

Je me gare sur le parking du personnel à l'arrière du bâtiment et descends de ma Golf en fin de vie. Il n'y a que deux autres voitures – une Corsa rouge et une vieille Saab. Les établissements scolaires sont rarement déserts durant les congés d'été. Les professeurs ont des cours à préparer, des plans de classe à organiser, des interventions à superviser. Et parfois des entretiens d'embauche.

Je verrouille les portières et gagne la réception en essayant de ne pas claudiquer. Ma jambe me fait mal, aujourd'hui. À cause de la conduite, mais aussi du stress de me retrouver là. L'équivalent d'une migraine, mais dans ma patte folle. Je devrais vraiment utiliser ma canne, mais je la déteste. Elle me donne l'impression d'être un invalide. Les gens me renvoient des regards compatissants. Je déteste leur pitié. Qu'ils la gardent pour ceux qui la méritent.

1. Le système éducatif britannique diffère du nôtre en ceci que les élèves de 11 à 17 ans sont accueillis au sein d'un même établissement. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Je grimpe les marches du perron avec une petite grimace. Une plaque clinquante au-dessus des portes principales proclame : « Bien, mieux, meilleur. Ne vous reposez jamais. Faites du bien le mieux et du mieux le meilleur. »

Une devise qui suscite l'inspiration. Mais je ne peux m'empêcher de penser à l'alternative de Homer Simpson : « Les enfants, vous avez tenté le coup et vous vous êtes plantés en beauté ! Moralité : faut jamais rien tenter. »

Je presse le bouton de l'Interphone jouxtant la porte. Je me penche en avant en réponse aux chuintements indistincts.

— J'ai rendez-vous avec M. Price.

D'autres chuintements, un larsen perçant, puis la porte se déverrouille. Je la pousse tout en me frottant l'oreille et pénètre dans le bâtiment.

La première chose qui me frappe est l'odeur. Tout établissement scolaire possède la sienne. Dans les écoles modernes, c'est celle du désinfectant et du nettoyant pour écran. Dans les écoles privées, de la craie, du parquet en bois et de l'argent. Arnhill Academy sent le vieux burger, les toilettes et les hormones.

— Bonjour ?

Une femme austère à lunettes et aux cheveux gris coupés court lève les yeux du bureau de réception protégé par une vitre.

Mlle Grayson ? Impossible, elle doit être à la retraite à présent. Puis je le repère. Le poireau marron sur le menton, d'où saillent des poils toujours aussi drus. *Bon Dieu*. C'est vraiment elle. Ça voudrait dire que, il y a toutes ces années, quand je la croyais aussi vieille que ces foutus dinosaures, elle n'avait que... quoi ? Quarante ans ? Mon âge actuel.

— J'ai rendez-vous avec M. Price, dis-je à nouveau. C'est Joe... *monsieur* Thorne.

J'attends un éclair de reconnaissance. Rien. Mais d'un autre côté, c'était il y a longtemps, et elle a dû voir passer un paquet d'élèves par cette porte. Je ne ressemble plus guère au petit maigrichon dans son uniforme trop grand qui détalait dans le hall pour ne pas l'entendre aboyer son nom et se faire réprimander pour une chemise dépenaillée ou une paire de chaussures de sport contraire au règlement.

Mlle Grayson avait ses bons côtés. Je voyais souvent certains élèves – les plus faibles, les timides – dans son petit bureau. Elle pensait les genoux écorchés quand l'infirmière scolaire n'était pas là, les laissait s'asseoir, boire un sirop à l'eau en attendant leur rendez-vous avec un professeur, ou l'aider à faire un peu de classement – n'importe quoi pour leur permettre d'échapper quelques minutes aux tourments de la cour de récréation. Un petit bout de sanctuaire.

Moi, elle me foutait les jetons.

Je me rends compte que c'est encore le cas. Elle pousse un soupir – façon de me dire que je perds mon temps et que je lui fais perdre le sien et celui de l'école – et décroche son téléphone. Je me demande pourquoi elle est là aujourd'hui. Elle ne fait pas partie du personnel enseignant. Mais d'une certaine manière, je ne suis pas surpris. Enfant, je n'arrivais pas à me représenter Mlle Grayson *en dehors* de l'école. Elle faisait partie des meubles. Omniprésente.

— Monsieur Price ? aboie-t-elle. Un certain M. Thorne est là pour vous. Très bien. Entendu. (Elle repose le combiné.) Il arrive.

— Super. Merci.

Elle se retourne vers son ordinateur, sans plus de considération pour moi. Aucune proposition de thé ou de café. Chacun de mes neurones réclame pourtant son shoot de caféine. Je me perche sur une chaise en plastique, en essayant de ne pas avoir l'air d'un élève attendant le prof

principal. Mon genou me lance. Je plaque mes mains dessus et masse subrepticement l'articulation.

Par la fenêtre, j'aperçois quelques gosses sans uniforme qui traînent devant le portail. Ils sifflent du Red Bull et rigolent en regardant quelque chose sur leur téléphone. Je suis submergé par un sentiment de *déjà vu*. J'ai quinze ans à nouveau, je traîne devant le même portail en sifflant une bouteille de Panda Cola et... que faisait-on avant les téléphones intelligents ? On gloussait en matant le dernier exemplaire de *Smash Hits* ou des revues porno volées.

Je me détourne et regarde mes bottes. Le cuir est éraflé. J'aurais dû les cirer. J'ai *vraiment* besoin d'un café. Je suis à deux doigts de rendre les armes et de demander une fichue boisson chaude quand j'entends le couinement de semelles sur le lino lustré et la porte à doubles battants du couloir s'ouvrir à la volée.

— Joseph Thorne ?

Je me lève. Harry Price est conforme à l'image que je m'en faisais, en pire. Un homme maigre, essoré, quelque part au milieu de la cinquantaine, en costume informe et mocassins. Ses rares cheveux gris peignés en arrière surmontent un visage qui semble en permanence sur le point de recevoir une terrible nouvelle. Une aura de résignation lasse l'environne comme un après-rasage bas de gamme.

Il sourit de toutes ses dents de travers et tachées de nicotine. Ce qui me rappelle que je n'ai pas fumé depuis mon départ de Manchester. Ça, plus le manque de café, me donne envie de frotter mes dents les unes contre les autres jusqu'à les réduire en poudre.

Au lieu de ça, je lui tends la main et m'efforce de lui retourner un sourire que j'espère plaisant.

— Enchanté.

Je vois dans son regard qu'il me jauge rapidement. Plus grand que lui d'environ cinq centimètres. Rasé de frais.

Costume bien coupé, cher quand il était neuf. Cheveux bruns, quoique de plus en plus striés de fils d'argent, ces derniers temps. Yeux sombres, légèrement injectés de sang. On m'a dit que j'avais un visage honnête. Ce qui prouve à quel point mon entourage me connaît mal.

Il me serre la main fermement.

— Mon bureau est par ici.

J'ajuste ma sacoche sur mon épaule, intime un peu de discipline à ma patte folle et suis Harry dans son bureau. C'est parti.

— Ma foi, la lettre de recommandation de votre précédent directeur d'établissement est élogieuse.

Elle peut l'être. C'est moi qui l'ai écrite.

— Merci.

— En fait, tout ce que je vois là est très impressionnant. Je suis le roi de l'esbroufe.

— Mais...

Nous y voilà.

— Il s'est passé pas mal de temps depuis votre dernier poste – plus de douze mois.

J'attrape le café insipide et plein de lait que Mlle Grayson a fini par poser devant moi sans ménagement. J'essaie de ne pas grimacer en avalant une gorgée.

— Oui, en fait, c'était un choix. Je voulais m'accorder une année sabbatique. J'ai enseigné pendant quinze ans. J'avais besoin de recharger mes batteries. De prendre le temps de penser à l'avenir. De décider où je voulais aller ensuite.

— Et puis-je vous demander ce que vous avez fait de votre congé? Votre CV est un peu vague.

— Des cours particuliers privés. Du travail communautaire. J'ai enseigné à l'étranger pendant quelque temps.

— Ah oui? Dans quel coin?

— Au Botswana.

Au Botswana? Mais d'où ça sort? Je serais même incapable de le situer sur une foutue carte.

— C'est tout à fait louable.

Et assez inventif.

— Oh, je n'étais pas seulement guidé par l'altruisme. Le temps était meilleur.

Nous rions tous les deux.

— Et à présent, vous souhaitez pleinement revenir à l'enseignement?

— Je suis prêt à passer à l'étape suivante de ma carrière, oui.

— Je me pose cependant une question : pourquoi vouloir travailler à Arnhill Academy? D'après votre CV, vous pourriez prétendre à n'importe quelle école.

D'après mon CV, on devrait me donner le prix Nobel de la paix.

— Eh bien, je suis du coin. J'ai grandi à Arnhill. Je suppose que je veux rendre un peu de ce que la communauté m'a donné.

Il semble mal à l'aise, brasse quelques papiers sur son bureau.

— Vous connaissez les circonstances qui nous ont conduits à chercher un nouveau professeur?

— J'ai lu les journaux.

— Et qu'en pensez-vous?

— C'est tragique. Terrible. Mais une école entière ne doit pas pâtir d'une tragédie isolée.

— Je suis content de vous l'entendre dire.

Je suis content de m'y être entraîné. J'ajoute :

— Cependant, j'imagine que vous devez tous être bouleversés.

— Mme Morton était une enseignante populaire.

— Je n'en doute pas.

— Et Ben... ma foi, c'était un élève très prometteur.

Je sens ma gorge se serrer, juste un peu. J'ai beau m'être endurci avec le temps, cela m'atteint encore. Une vie prometteuse. C'est le cas de toutes les vies. Une promesse. Jamais une garantie. Nous aimons croire que l'avenir nous réserve une place, mais ce n'est rien de plus que cela : une réservation. La vie peut être annulée à tout moment, sans avertissement, sans remboursement, quel que soit le temps que vous y avez passé. Même si vous venez à peine d'entrer dans le décor.

Comme Ben. Comme ma sœur.

Je me rends compte que Harry a repris la parole.

— De fait, la situation est sensible. Des questions ont été posées. Comment l'établissement n'a-t-il pas vu qu'un de ses professeurs était mentalement fragile ? Est-ce que les élèves ont couru un risque ?

— Je comprends.

Je comprends surtout que Harry est plus préoccupé par son poste et son école que par ce pauvre Benjamin Morton, qui a eu le visage défoncé par la personne entre toutes qui aurait dû le protéger.

— Ce que je veux dire, c'est que le choix de son remplaçant demande la plus grande attention. Les parents doivent se sentir en confiance.

— Absolument. Et je ne me formaliserais pas le moins du monde si vous aviez un meilleur candidat...

— Je n'ai pas dit ça.

Certes pas. Je mettrais ma main à couper qu'il n'a personne d'autre. Et je suis un bon professeur (la plupart du temps). Le fait est qu'Arnhill Academy est un secondaire merdique. Ses résultats laissent à désirer, sa réputation est mauvaise. Il le sait. Je le sais. Harry aura plus de chance de trouver un ours qui ne chie pas dans les bois qu'un professeur compétent souhaitant s'enterrer ici, surtout dans les « circonstances » présentes.

Je décide de pousser mon avantage.

— Vous me permettez d'être franc ?

Toujours une bonne chose à dire quand on s'apprête à ne pas l'être.

— Je sais qu'Arnhill Academy n'est pas sans problème. C'est la raison pour laquelle je veux y travailler. Je ne cherche pas une planque, mais un challenge. Je connais ces gosses, car j'ai moi-même été l'un d'eux. Je connais la communauté. Je sais exactement à qui et à quoi j'ai affaire. Ça ne me déstabilise pas. Vous découvrirez qu'il en faut beaucoup pour me décontenancer.

Il a mordu à l'hameçon. Je suis bon en entretien. Je sais ce que les gens veulent entendre. Plus important, je sais quand ils sont désespérés.

Harry s'adosse dans son fauteuil.

— Eh bien, je crois que vous avez répondu à toutes mes questions.

— Parfait. C'était un plaisir de vous rencon...

— Ah si, une dernière chose.

Oh, bon s...

Il sourit.

— Quand pouvez-vous commencer ?